

Les Lettres Françaises — Un grand poète de la vie et de l'amour Cadou

Jean Rousselot

Volume 13, Number 2 (74), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousselot, J. (1971). Review of [Les Lettres Françaises — Un grand poète de la vie et de l'amour : Cadou]. *Liberté*, 13(2), 154–157.

Les lettres françaises

UN GRAND POÈTE DE LA VIE ET DE L'AMOUR : CADOU

Mort à trente et un ans, il y a vingt ans tout juste, René Guy Cadou continue de vivre et de chanter parmi nous. C'est une étrange et merveilleuse fortune, à très peu de mortels réservés. D'où lui vient-elle ? De ce que chaque poème de ce garçon fortement enraciné dans la terre et pas du tout dans les livres se développe comme une plante qui n'en finit pas de pousser de nouvelles branches et de porter de nouveaux fruits. Serge Brindeau l'a très bien dit : « Cadou triait et rassemblait les mots selon leurs affinités et leur pouvoir germinatif ». De telle sorte, ajouterai-je, que sa parole fut à la fois pliée à son expérience et libre de se propager indéfiniment hors du temps et de l'espace où cette expérience s'accomplissait.

Né en 1921 à Sainte-Reine de Bretagne, dans la marécageuse et sauvage Brière, René Guy Cadou écrit des poèmes dès son enfance. Son premier recueil, *Brancardiers de l'aube*, paru pour ses seize ans, étonna et charma la critique, lassée d'assister aux acrobaties néo-surréalistes, par le franc, voire rustique coloris de ses images et, déjà, la souveraineté de son accent :

Je sais que tu m'écris le dimanche
 C'est le jour où l'on blanchit les prisons...
 Le soleil a sauté le mur de franc matin
 Avec une corde à boeufs...

De nombreuses plaquettes⁽¹⁾ allaient suivre. Cadou y affirmait son amour des « choses usuelles, usuelles comme le ciel qui nous déborde » et aussi sa solidarité avec ceux qui travaillent et qui luttent. Cela sans la moindre éloquence, sans le moindre flon-flon populiste ou terrien mais, bien au contraire, en pratiquant un peu beaucoup comme Reverdy, qui fut son maître, avec Apollinaire et Max Jacob, une sorte de discontinuité lyrique qui remet en question les rapports de l'homme et du monde.

A partir de *Bruits du Coeur* (1942), les alexandrins que, jusqu'alors, Cadou morcelait le plus souvent en deux ou trois mètres courts, associés à des octosyllabes et à des vers sans mesure, se reconstituent, tant pour l'oeil que pour l'oreille, et se groupent même en strophes régulièrement rimées. Ce recours à la forme classique, et il sera de plus en plus fréquent à partir de *La Vie Révée*, ce gros recueil de 1944⁽²⁾, ne fait rien perdre à Cadou de fulgurante spontanéité. Les provocations de la cadence et de la rime lui servent plutôt de tremplin et chacun de ses poèmes devient un essaim d'images bourdonnantes et bourgeonnantes dont le mouvement allègre et même un peu ivre a plus à voir avec la vie organique de la nature qu'avec les lois de la syntaxe et, plus généralement, de la pensée :

Entre nous les rayons le sang les tiges frêles
 Toit léger suspendu sur les charrois du soir
 Et les anneaux des jours qui tintent dans les prêles
 Glissement de tes mains au fond du désespoir

(1) *Forges du vent, Retour de flamme, Années-lumière, Morte-saison, Bruits du coeur, Lilas du soir*. Avec *Brancardiers de l'aube*, elles ont été réunies, en 1961, par les Amis de Rochefort, sous le titre : *Poésie la vie entière*.

(2) Editions Laffont.

C'est le premier matin la première aventure
 Et dédaignant l'ivraie berceuse où tu t'endors
 Ecartant de ses yeux ta bouche et la verdure
 L'homme rampe à nouveau vers sa truëlle d'or

Cette espèce de faconde inextinguible, génératrice de merveilles que la sensibilité seule peut ressentir et partager, va, dès 1945, non pas se raréfier mais s'ordonner, comme un torrent s'ordonne quand la plaine lui a donné des rives, dans une diction plus réfléchie. Il n'est pas besoin de rappeler qu'entre-temps il y a eu la guerre, mais de préciser que Cadou, même s'il est « resté volontiers à l'écart des rumeurs pourpres des frontières », a profondément ressenti « l'horreur de ces jours-là ». L'école de Rochefort⁽⁴⁾, qu'il fonda en 1941 avec Jean Bouhier, ne fut-elle pas, avant tout, résistance par le verbe, l'exercice du verbe, à ce qui était précisément la négation du verbe, savoir le nazisme et ses collaborateurs ? Dès 1944, l'admirable poème intitulé *Les fusillés de Chateaubriand* eût suffi à prouver que, pour Cadou, l'ivresse poétique n'était point un légitime alibi. On peut également supposer qu'en cette vingt-quatrième année de son âge ce poète qui n'avait jamais cessé de pronostiquer sa mort prématurée :

O mort pressons le pas le ciel est en retard...
 Je ne ferai jamais que quelques pas sur terre...

voyait lui apparaître le terme de sa vie et éprouvait le besoin de « s'expliquer ».

Hélène ou le règne végétal, qui sera publié en 1952⁽³⁾, un an après sa disparition, groupe l'essentiel de la production, très nombreuse (*les Visages de solitude, Quatre poèmes d'amour à Hélène, le Diable et son train, Saint Antoine et*

(4) Sur ce groupe, qui ne s'était baptisé « école » que par moquerie et dont les membres (Marcel Béalu, Luc Bérumont, Jean Bouhier, René Guy Cadou, Paul Chauot, Jean Follain, Louis Guillaume, Michel Manoll, Jean Rousselet) eurent en commun des refus plutôt qu'une doctrine, on pourra consulter : *l'École de Rochefort*, textes choisis, préfacés et annotés par Jean Dubacq (Librairie Saint Germain des Prés, 1970).

(3) Editions Seghers.

Cie, les sept péchés capitaux, l'Héritage fabuleux, Ode à Serge Essénine, les Biens de ce monde, Tout Amour) qu'il va composer jusqu'à sa mort, de maison d'école en maison d'école⁽⁵⁾, l'oreille ouverte aux bruits du village et à la rumeur continue des saisons, le coeur constamment accroché à celui de la première, de l'unique femme de sa vie, qu'il identifie merveilleusement à la fois au langage et à la nature :

Mon amour tu es là comme une herbe qui penche
Sa longue écriture douce sur la page
Et je lis dans tes yeux et tu peux bien baisser
Ta paupière pareille à du genêt mouillé
J'épelle à haute voix comme un enfant qui dort
La chaude et mesurée syllabe de ton corps

Ce qui frappe avant tout dans cette poésie, c'est l'espèce de jubilation à la fois tendre, savoureuse et, çà et là, narquoise avec laquelle elle remplit le « *devoir sacré de la parole* », rechargeant chaque mot, fût-il le plus banal, le plus usé, le plus abstrait, d'une dramatique sensible, concrète, qui lui rend toute sa vertu créatrice et non seulement signifiante.

Rien d'étonnant, donc, à ce que, vingt ans après avoir été tranchée net par la mort, cette oeuvre soit si fraîche, si peu datée, si fécondante enfin, comme le prouvent tant de vocations suscitées par sa lecture et l'élargissement sans cesse croissant de sa popularité. Aussi bien, ce poète qui se disait « *le plus proche voisin* » du Christ mais qui croyait « *dans la vie plus qu'en l'éternité* » a-t-il su, sans rien abdiquer de ses audaces langagières, aimer assez autrui pour « *le poser en égal* », ce qui, Michel Leiris, à qui j'emprunte cette formule, ne se démentira pas, devrait être l'ambition suprême de quiconque entre en poésie.

JEAN ROUSSELOT

(5) Comme son père, Cadou était instituteur public.